- CHAPITRE VINGT-QUATRE -
EN CHŒUR

24 Février 2021,
Veille de l'élection présidentielle américaine
Château de Chambord
Premier étage du Donjon, 22h53

Galvanisé.

Par les vibrations qu'il ressent jusque dans la plante de ses pieds, transmises par les pierres froides du château de Chambord.

Les clameurs.

Les clameurs du peuple darwinien qui, en chœur, dans les grandes salles du rez-de-chaussée, scande le nom de « Darwin » à en fissurer les murs. Les 650 membres de la communauté darwinienne présents dans le périmètre ont tous répondu à l'appel de Beagle quand il a convoqué son « concile extraordinaire », comme il l'a déjà fait deux fois par le passé. Chaque fois, ce fut à l'aube d'un de leur succès retentissant - dont la prise de Chambord.

Beagle marche tranquillement sur le balcon, faisant pertinemment patienter la foule. Quelques instants de plénitude enivrante, subtil mélange de planification, de répétitions de son discours, de contrôle et de sentiment de toute puissance.

Fin prêt, avant de descendre, il porte une main à sa poche et en sort son téléphone. Il le regarde longuement l'appareil, sourit, et compose un numéro.

La victoire. La légitimité. La vérité. Nous allons asseoir la supériorité éthique, naturelle et absolue de notre courant de pensée. Demain nous serons des milliers d'adeptes. Il faudra prendre la ville de Blois. Établir une colonie à Chenonceau... Allez, Beagle. Tu es le guide. Tâche de mettre tout cela sur pied.

Une seule sonnerie avant que l'on décroche. De l'autre côté, on lui répond en murmurant, et il se surprend à faire de même :

— Vous les avez toujours en vue ? Parfait... Comment ? Derrière une clinique, à Mosnes... Étrange... et vous dites qu'en quittant Saint-Martin-Le-Beau, ils ont embarqué un malade à l'arrière du camion de SAMU ?... Hmm... à mon avis, ils doivent avoir des soins à prodiguer à l'un des leurs... OK. Deux femmes armées sont rentrées dans la clinique... Mais les autres ? Les hommes, je veux dire… le cardiologue là... et le malade, et le grand homme... Oui, celui avec des cheveux blancs, toujours à l'intérieur du camion ? Très bien... Bon, vous n'êtes pas assez nombreux, le combat serait inégal ils ont des armes à feu et vous n'avez que vos arcs. Contentez-vous de les garder en vue, et quadrillez le périmètre au besoin, mais surtout, qu'ils ne vous échappent pas ! Vous n'avez pas longtemps à tenir. Passez-moi les coordonnées exactes, je mobilise des renforts, et pour cette occasion j'ai autorisé l'usage de véhicules à essence. Les camions arriveront depuis les avant-postes de Mont-Prés-Chambord et Huisseau-sur-Cosson dans 40 minutes environ... Mais nous avons Anaïs et Sylvine qui sont de sortie avec une dizaine de leurs chasseresses. Elles traquaient du gibier en nocturne dans le bois de Vallières-les-grandes, mais je leur ai demandé de se tenir prêtes... Oui, elles sont à vélo, mais vous connaissez les jumelles, elles sont très rapides... d'ici vingt minutes elles seront là. Dès que vous êtes en nombre, tenez le périmètre de la clinique, et appelez-moi. À tout à l'heure. Je vais m'exprimer devant notre peuple. Et que Darwin, et la Nature, soient avec vous.

Beagle raccroche.

Il est temps.

En une minute, il passe deux brefs coups de fil. Quelques mots. Clinique, Mosnes. Renforts. Contenir, important.

Il quitte le balcon, effleure son grand bureau, traverse les appartements, s'engage dans le grand escalier central et descends, sous les vivats.

Au même moment
Parking de la Clinique Tuffeau, bord du village de Mosnes, dans la périphérie d'Amboise
22h53

Coup de fouet.

Je suis alerte. Vif.

Énervé, en fait.

Cela ne me ressemble pas, et je comprends rapidement ce qui m'arrive. C'est la dose massive de corticoïdes que m'a fait avaler Margaret qui fait son effet, et je me surprends à lever les poings et à me mettre instantanément en garde comme pour boxer, quand on toque à la porte arrière du véhicule.

C'est Margaret, de retour avec Stéfania : les deux femmes ont à l'épaule un fusil mitrailleur, le doigt sur la gâchette, canons pointés vers le bas. Quand elles marchent, on entend à peine leurs pieds effleurer le sol. Sylvio, serein, hoche la tête et saute du camion.

Tout va très vite : elles font descendre prestement Sandwill, l'entourent puis entraînent sans ménagement le malhabile candidat vers la clinique. Sylvio me fait signe de sortir vite et m'aide à descendre le brancard. Un peu brusque, il manque de faire tomber le large Lifepak qui me permet de surveiller ses paramètres en direct, s'en excuse grandement, et une fois les roues au sol et l'ensemble stable, me laisse pousser : il ouvre la marche, pointant son fusil mitrailleur à l'épaule sur la moindre feuille qui bouge en quadrillant tout le périmètre.

Eh bien... pour des quinquagénaires, ils sont alertes comme des renards. C'est fou, ils se déplacent comme des gazelles... J'espère arriver à cet âge dans le même état de forme physique, plutôt que ressembler à leur futur « Vice-Président ».

Cinquante ans.

Je vais déjà tâcher d'arriver au bout de cette nuit totalement folle en un seul morceau. Avec un gros point d'interrogation quant à la liberté, et la chance de revoir ma famille, mes enfants. Secouer la tête : j'arrête de me projeter plus loin que dans une heure sinon c'est la crise de panique. En tout cas, le boost de corticoïdes me donne une parfaite illusion de pleine forme physique : je brancarde mon « Patient privé » comme si de rien n'était avec une force et une dextérité remarquable.

L'homme est stable : 22 de fréquence respiratoire, 92 % de saturation dans le sang avec un air enrichi à 50% en oxygène.

C'est bon... tu vas le tenir jusqu'à la table de coronarographie.

Je le pousse vers l'entrée, à grands pas.

Quand quelque chose me retient.

Je stoppe.

Le VP m'a vivement attrapé par le bras. Il serre. Inquiet je vérifie instantanément ses constantes sur le scope, tension, fréquence cardiaque, saturation, tout va bien. Je l'interroge alors des yeux à travers la silicone du masque qui écrase son visage harnaché.

Et là, boum.

Pas le temps de le regarder.

Il arrache son masque.

Et respire.

Il respire, à pleins poumons. L'air glacial de la nuit française. Sylvio me tombe dessus d'un air de dire « qu'est-ce qui se passe ? », mais l'homme a levé une main, dans un geste aussi autoritaire que suppliant :

— *Please... stop*, *doctor* Lafaye...

L'homme lève les yeux vers la voute céleste, et pointe son index vers le haut :

—*... this may be the last time I see the sky. I want to breathe on my own... just a second*[1].

Et il respire. Profondément.

Et moi, je n'en crois absolument pas mes yeux.

C'est trop.

---

[1] S'il vous plait, stop, Docteur Lafaye... c'est peut-être la dernière fois que je vois le ciel. Je veux respirer par moi-même... juste une seconde.

Putain, mais... C'est...

Une fois de plus, c'est complètement dingue. J'oublie sa détresse respiratoire, l'infarctus, Margaret, les balles, tout... quand je reconnais ce visage. Incroyable. Dans la droite lignée de cette journée improbable.

En fait, non, Guy. Nous ne sommes plus à ça près, même si je continue à m'étonner, je devrais me dire que ça va avec tout le reste et que c'est presque logique.

Sylvio me regarde en riant. Il hausse les épaules, d'un air de dire « *eh ben Dottore... on arrive encore à vous surprendre ? ».* La détresse respiratoire revient, le futur Vice-Président cherche à nouveau son souffle, et nous dit, luttant de sa voix saccadée entre les inspirations :

— *All right guys... put the mask back on. And believe me Doctor... I sincerely thank you.... for what you're... doing. But if you could... succeed... it would be good... for all of us...*[2]

Mécaniquement, je lui remets le masque de Ventilation Non Invasive, toujours sidéré. Le VP met une minute à reprendre son souffle à travers l'air en pression positive. Puis un « on y va » de la main de Sylvio et nous poussons le brancard plus avant, pour franchir une petite porte de secours à l'arrière de la clinique, à l'évidence forcée.

— Allez *Dottore*, on pousse ! Et on rentre, y a plus l'alarme, ça c'est la compétence Stefania et Margaret, on peut y aller !

Sombres. Vides.

Propres.

Traverser les couloirs aseptisés de cette clinique impeccablement tenue est glaçant. Éclairés par Sylvio à la lueur minimaliste d'une petite lampe torche, flotte l'impression étrange de pénétrer dans le monde d'avant - ou plus exactement, dans ses ruines. D'abord endormi, puis oublié, et enfin trépassé, comme sacrifié sur l'autel d'une maladie virale devenue le fossoyeur d'une civilisation disparue.

Une civilisation qui allait vite.

Peut-être trop vite.

---

[2] Très bien les gars... remettez le masque. Et croyez-moi, Docteur... je vous remercie sincèrement.... pour ce que vous faites. Mais si vous pouviez... réussir... ce serait bon pour nous tous...

Une boule d'angoisse m'étreint la gorge : je cherche, mais ne trouve pas l'étincelle qui laisserait penser qu'un jour, cet endroit reprendra vie. Je digère ce coup de balai dans mon habituel optimisme et me concentre sur la suite. Au détour d'un couloir, nous passons devant des soins intensifs, je pense que la salle de coronarographie ne devrait plus être loin.

Mais rien à faire, cela revient.

Même à cette heure de la nuit, il y a un an jour pour jour, une structure de soins de cette taille devait être animée *a minima*. C'était le début de la garde : le médecin aurait fait son tour, pris le café avec les infirmières, dans une nuit qui pourrait s'annoncer calme comme agitée. Un malade qui ne va pas bien, un trouble du rythme à choquer au défibrillateur, une famille à prévenir, une perfusion à changer, un patient SAMU à prendre ne charge.

Il n'y a rien.

Rien qu'un vide angoissant. Je me surprends à chercher le son des pas feutrés des sabots sur le linoléum blanc. Disparus, comme la petite lueur issue des chambres ouvertes de patients, ou les alarmes des scopes de surveillance.

Nous circulons une minute sous une verrière, éclairés par la lueur lunaire, et alors que nous nous enfonçons dans un autre couloir sombre et que Sylvio nous tient la porte, le VP tire sur son masque, et dit rapidement d'une traite, avant de le recaler sur son nez :

— *You should send an update about the cheese*[3].

Sylvio opine de la tête, nous fait signe de continuer, lève les mains de son arme et sort un téléphone de sa poche. Derrière nous, je jette un œil et le vois composer un texto.

— Voilà ! C'est fait *pronto* ! Et en Italien *per favore*, c'est quand même logique, quand on parle du *Parmigiano Reggiano*, n'est-ce pas, *Dottore* ?

Eh ben... Arrête de chercher à comprendre, mon vieux Guy. Et au travail. On est arrivé.

[3] Vous devriez envoyer une mise à jour à propos du fromage.

- CHAPITRE VINGT-CINQ -
À TRAVERS LES NUAGES

22h57
Quelques instants plus tard
A 300 km au-dessus de la surface de la Terre.

— Madame Urulala ? Les données de vos ondes cérébrales indiquent que vous allez basculer dans un cycle de sommeil profond. Je pense qu'il est important que je vous réveille maintenant afin de ne pas dégrader la qualité de votre éveil, après ce bref somme réparateur.

La milliardaire tique. Souffle, grimace, s'extrait d'un rêve merveilleux en se frottant les yeux, irritée. FRANQLIN est indéniablement intelligent, même si cette une tentative de tact est un ratage complet. La circonstance ne s'y prête guère, mais elle venait de s'abandonner, enfin, à un peu de sommeil.

— FRANQLIN... que se passe-t-il ?

— Je vous prie de m'excuser, Madame Urulala. Je perçois dans le ton de votre voix que vous êtes contrariée, j'ai fait au mieux.

— Bonne analyse. Arrête de prendre des gants, laisse ça aux humains et viens-en au fait, s'il te plait, fait-elle en émergeant de sa couchette.

— Vous m'aviez prié de vous réveiller en cas d'évènement inattendu concernant le candidat Sandwill et le cas de figure vient de se présenter.

Sandwill. Les élections. Les images satellites, le camion de secours et la voiture qui les suit. Tout se réassemble, les idées chassent la brume de son esprit, en une seconde la voilà alerte, flottant dans la cabine en direction du pupitre de commandes.

— OK. Expose ton analyse.

— Vous vous plaigniez de la qualité du suivi satellite de Mr Sandwill par les satellites de M.U.C. Le satellite militaire sud-coréen a entamé un balayage satisfaisant de la zone à l'heure prévue. Conformément à ce que vous aviez évoqué, j'ai pris la liberté d'utiliser la *backdoor*[4] que vous y avez fait installer avant d'en assurer le lancement. Je crains que le camion de secours dans lequel est véhiculé Monsieur Sandwill ne soit plus qu'une couverture, car ils se sont arrêtés auprès d'une structure de soin déserte, mais y ont poussé un patient.

— Un patient ? Sandwill est malade ?

— Cette situation complexe dépasse mes capacités d'interprétation. Cependant nous bénéficions d'une fenêtre de quelques minutes à travers les nuages où les images sont nettes et je me propose de vous les montrer.

— Très bien bascule tout ce que tu as dans mon casque de RV[5], je vais compiler les données, je veux aussi un plan de la zone et si tu peux des images thermiques sur 500 mètres dans leur périmètre, merci de faire le tri entre les humains et les animaux, dit-elle en enfilant le dispositif, en se plaçant au centre de sa capsule. Et surtout, FRANQLIN, reste hors ligne. Ne diffuse pas ça sur les réseaux sociaux, je veux comprendre ce qui se passe d'abord.

— C'est fait, votre espace de travail est reconstitué en sphère holographique, votre configuration préférée, avec tout ce que j'ai récolté. C'est sombre, on reconnaît peu les visages, je me suis permis de vous projeter, à côté, des reconstructions des images par I.A.

---

[4] Littéralement « Porte de derrière » : Cheval de Troie informatique qui permet de prendre le contrôle de l'appareil où elle est installée

[5] Réalité virtuelle : en mettant un casque comme celui-ci, vous pouvez vous retrouver dans un bureau de 150 mètres carrés alors que vous travaillez dans un clapier.

Mackto Urulala ouvre les yeux et pénètre son univers de réalité virtuelle - une reconstruction des contours intérieurs de sa capsule, devenus lumineux pour l'occasion. FRANQLIN projette alors dans l'habitacle reconstitué, un ballet d'écrans virtuels qu'elle peut interroger du bout des doigts, zoomant et dézoomant à volonté en faisant défiler les images à sa guise. En même temps qu'elle inspecte les vues aériennes du camion et les plans de la région, elle commente à voix haute.

— Très bien... Ils ont stoppé près d'une clinique, je vois Sandwill, c'est sa silhouette... tiens ? C'est très ressemblant, tes reconstructions IA, FRANQLIN, mais tu es gentil avec Sandwill qui est bien plus vieux... OK, je vois quatre autres personnes en tout... trois sont armées... et un type sur un brancard, tu as raison.

— Oui, Madame Urulala... Ce n'est pas Monsieur Sandwill. J'imagine que cet homme doit être véritablement malade, il n'y a aucun intérêt à le transporter ainsi s'il ne l'est pas.

— Hmm... Je reconnais deux des silhouettes que nous avions vues au-dessus du logis de Sandwill, la femme armée et le chauve...

— Je tenais à vous dire qu'on signale dans la région, qu'un camion de secours français estampillé « SAMU » a été volé après avoir attaqué l'hôpital de la grande cité voisine.

— Montre-moi les rapports, s'il te plait.

Ni une ni deux, les retranscriptions des échanges radio apparaissent sur les écrans virtuels, et dans le même temps, FRANQLIN les traduit en anglais et les lit à voix haute, avec la même panique que les militaires hurlants dans leurs radios. Urulala lis, écoute, et commente à voix basse.

— Deux agresseurs... une femme probablement militaire, un cardiologue... et un camion de « SAMU ».

— L'immatriculation correspond : c'est le camion numéro 3 qui a été dérobé, le numéro est sur le toit.

— De toute façon bien sûr que c'est eux... je ne sais pas ce qui se trame, mais ça ne pouvait pas être calme. FRANQLIN ?

— Oui, Madame Urulala ?

— Appelle-moi Mackto, ou maman, mais tu me fatigues. Je distingue sur le brancard un appareil de surveillance à côté de l'homme. On aperçoit des tracés, l'angle de vision est très tangent, mais... peux-tu analyser ces tracés, FRANQLIN ?

— Je lance une reconstruction de suite.

Immédiatement, FRANQLIN zoome, retraite les données des photos, et en une seconde voici les tracés électrocardiographiques mis à plat, et reconstitués en 2D.

— Je suis fier de vous dire que je suis passé par un logiciel d'analyse graphique intelligente des électrocardiogrammes et que c'est une I.A qui vient d'être rachetée par Mackto Urulala Health Corp, votre branche « Santé ».

— Eh bien, pour une fois que je fais des choses en toute légalité... met un email de félicitations au patron de ma branche santé, veux-tu ? Alors ?

— Maman Mackto, tout indique que l'homme fait un infarctus du myocarde. C'est concordant avec les milliers d'images que je compare sur le web, je distingue des « ondes de Pardee » sur le peu de tracés exploitables.

—Mackto tout court, FRANQLIN. Il y a un instant où le gars enlève son masque, et on a l'impression qu'il parle pendant quelques secondes, après, les hommes lui remettent le masque et le poussent à l'intérieur de la clinique... L'image est en noir et blanc, je t'en demande beaucoup, mais peux-tu reconstituer ce visage ?

— Bien entendu. Je l'ai déjà fait. C'est pour cela que j'ai pris la décision de vous réveiller. Voici le visage de l'homme sur le brancard reconstitué. Comme c'est en noir et blanc, je vous propose trois teintes de peaux.

L'image apparaît sur son bureau en image de synthèse.

Mackto Urulala arrache son masque de réalité virtuelle.

Elle crie un « Oh » de sidération.

Elle reste quelques secondes sans bouger. Les yeux grands ouverts.

Puis explose :

— Mais bien sûr ! Putain, merde, salopard de Thomasson, mais qu'est-ce que c'est malin ! Cela ne pouvait être que lui, le Vice-Président de Sandwill ! Putain, personne n'a rien vu venir !

— Y a-t-il un problème, Mackto ? Je ne suis d'ailleurs pas d'accord avec cela. Quand on se réfère à la constitution, cet homme ne peut pas devenir Vice-Président.

— Mais si ! Je t'expliquerais... Ah putain, bon dieu de putain, mais je n'en reviens pas !

Elle souffle, le sourire aux lèvres, avec une impression qui ne lui est plus arrivée depuis longtemps. La satisfaction de s'être fait surprendre.

— FRANQLIN, a priori, si on joue bien les cartes, demain... je n'aurais pas besoin de m'écraser sur la Maison-Blanche.

Au même moment,
1650 Pennsylvania Ave NW, Washington, DC 20502
Washington, DC 20500
Eisenhower Executive Office Building
17h03

SMS - 16h40 – Unknown [6]

> Supporto italiano. Messaggio al presidente Thomasson. Il nostro tifo elettorale, signor Presidente. A breve vi invieremo un carico di parmigiano reggianno. Per la vittoria. Un po' danneggiato, ma non ci dovrebbero essere ritardi...

Serein, mais pensif, assis dans son grand fauteuil club, écoutant avec la plus grande attention les deux voix qui lui parlent, Stanley Thomasson relit ce SMS reçu il y a quelques minutes. Une occasion de rafraîchir son italien dont il se serait bien passé.

Il l'efface d'un coup de doigts.

Parmigianno regianno... Le nom de code pour le VP. « "Un peu abîmé, pas de délai ». Ils doivent avoir un problème, mais la livraison aura lieu comme convenu... Calme. Tu aimes le poker, tu joues, c'est ainsi.

Jugeant qu'il n'y a rien à tirer ni à faire de plus de ce message pour le moment, Thomasson chasse ses pensées, souffle, se

[6] Soutien italien. Message au Président Thomasson. Nos encouragements électoraux, Monsieur le Président. Nous vous enverrons prochainement un envoi de parmesan reggianno. Pour la victoire. Un peu abîmé, mais il ne devrait pas y avoir de retard.

répétant qu'il ne pourra s'autoriser une chose que demain soir. Victoire, défaite, le moment viendra de lui-même, une fois passées les échéances du dépouillement, et du décompte final des votes. Alors seulement, il pourra laisser éclore en lui ce sentiment présent depuis longtemps : l'impression d'avoir vieilli d'un siècle.

En attendant, il maintient sa carcasse opérationnelle à 130% de ses capacités, malgré le manque de sommeil, la pression, la sur sollicitation permanente et la tentation de prendre un bateau pour l'Europe et fuir un pays au bord de l'implosion. Le monde entier cherche son candidat à l'élection présidentielle, dont la tête est mise à prix - avec son pire ennemi à ses trousses.

Calme... Le jour où tu as monté cette opération, tu savais que cela serait ainsi. Ils ont tous foncé, et ça pourrait être pire. À peu de choses près, ça se passe exactement comme prévu, avec quelques coups de poker à gagner, mon vieux Stanley. Quant au Parmigianno Regianno abimé, tu auras des réponses dans les prochaines heures. En attendant que le jeu continue...

Il congédie un général et un sénateur de confiance, venus parler des tensions au sein des armées et des différents scénarios possibles qui suivront demain. Une redite des discussions sans fin qui se tiennent depuis des semaines, dans une version pire encore en termes d'affrontements sur le sol des NUSA... Défections, ralliements, mutineries, accrochages, ou même bombardements, il promet qu'il exposera leurs analyses sur la table du conseil de guerre dans quelques minutes, à la Maison-Blanche.

Coup d'œil à sa montre : il est temps. Levant les yeux, il contemple gravement le jeune Mac Coy qui, assis sur un tabouret au fond de la pièce, besogneux et fidèle jusque-là, parle dans son téléphone en même temps qu'il prend des notes.

Sois proche de tes amis, et encore plus de tes ennemis... Le futur dira si j'ai été suffisamment habile pour changer l'un en l'autre... ou inversement. Demain, jeune homme, vous n'avez aucune idée de ce qui vous attend...

Sitôt son appel terminé, Thomasson l'interpelle :

— Trouvons la force de nous lever, Mac Coy. Allez debout ! Nous allons à la Maison-Blanche, notre dernier conseil de guerre avant les élections. Mais je tenais, comme chaque soir, à ce que nous partions d'ici. Pour la « symbolique ».

Mac Coy se lève, glisse une pile de dossiers papier classés « confidentiels » dans sa sacoche, se passe vigoureusement une main dans les cheveux et avance vers la sortie, en répondant :

— J'ai appris au fil des semaines à apprécier cette promenade, Monsieur le Président, si courte soit-elle. Traverser la *West-Executive Avenue*[7] et prendre l'air me rappelle que nous ne sommes que des passagers, dans ce temps si étrange. Travailler à vos côtés fut un honneur, je me sens... plus instruit, et probablement moins prétentieux qu'avant.

— Alors ne soyez ni bête ni présomptueux, vous n'avez pas encore fini de travailler avec moi, Mac Coy, non ? Étrange, n'est-ce pas ? Joie, peine... nous ne savons pas la teneur des pleurs que nous réserve demain... En tout cas, quoi qu'il arrive, je ne laisserai pas l'Histoire me juger comme un usurpateur meurtrier qui se serait placé dans le bureau ovale... jusqu'à la dernière seconde de mon mandat d'intérimaire, je serais à cheval là-dessus. Je veux bien travailler pour le bien commun, mais pas non plus passer pour un monstre.

Tout en conversant, les deux hommes enfilent chacun leur grande parka chaude aux couleurs des USA, et quittent la pièce, entourés par les hommes des services secrets qui ouvrent la marche vers les ascenseurs.

— L'histoire nous jugera de la façon dont elle l'entendra, Monsieur le Président.

— S'il reste des gens pour l'écrire... J'adore l'Histoire. Je la vénère. J'aime la fouiller. La triturer, la contester, la mettre à nue en faisant parler archives et bibliothèques qui regorgent d'interprétations différentes de l'Histoire... Il y a bien des façons de juger notre passé, qui est une sculpture d'argile brut, dont les hommes précisent et façonnent les traits de la façon dont ils l'entendent.

— Quoi, nous tricherions à ce point ?

— Mais prenez notre propre histoire, Mac Coy, elle est truffée de points de vus radicalement opposés qui pourtant, sont tout à fait pertinents... Sommes-nous les pionniers d'un monde libre forgé à la force du poignet ? Ou les grands génocidaires des Amérindiens, à savoir des envahisseurs lambdas venus spoiler et détruire une terre d'équilibre ? Sommes-nous les héros de la

[7] Avenue piétonne séparant l'EEOB de la maison blanche

Seconde Guerre mondiale ou avons-nous débarqué en Europe pour y vendre des sodas et notre cinéma, si excellents soient-ils ? En fin de compte, nous sommes un mélange de tout cela. Un tas de vérités qui s'assemblent pour devenir une réalité pleine d'équilibres contradictoires. Et la France, tiens... ce pays si lointain où tant de choses vont se jouer. Vous n'imaginez pas de combien de façons aussi pertinentes les unes que les autres il peut être jugé et regardé.... Là où j'ai fait planquer notre candidat, eh bien... que pensez-vous de leur « révolution française », par exemple ?

Marchant à bonne allure, masques sur le nez, ils embarquent dans l'ascenseur au détour d'un couloir, toujours encadrés des hommes de la sécurité

— Encore un de vos tests, Monsieur le Président ? Je ne vous arrive pas à la cheville en histoire ! J'ai l'impression que vous vous jouez de moi à chaque fois.

— Lancez-vous, Mac Coy. Allez ! Je vous en prie.

— Très bien. Eh bien... l'inculte que je suis à visité Versailles, figurez-vous. Je me suis rendu en France, il y a cinq ans, pour un voyage d'agrément. La première fois que j'ai dû admettre l'infériorité de notre pays dans un domaine, d'ailleurs.

— Laissez-moi deviner, la nourriture ?

— Oh que oui !

Thomasson éclate de rire, accompagné par Mac Coy :

— Il ne faut lutter avec la cuisine française, Mac Coy, elle est trop sincère. Il faut l'apprendre, ça va plus vite !

— Va pour la cuisine, mais les Français devraient lutter un peu contre la « sincérité » de leur accueil.

Rires dans l'ascenseur, y compris chez quelques hommes des services secrets. Les portes s'ouvrent sur un grand couloir, la marche continue :

— Bref, ils sont grincheux, on le sait et eux aussi... mais Versailles ? Qu'avez-vous pensé de Versailles, Mac Coy ?

Le jeune conseillé sourit.

— Ce qui m'a surpris, Monsieur le Président, c'est que tout le monde allait y voir... le Roi. Dans ce pays qui a une sainte horreur de l'autorité et des privilèges. Le château, les jardins, les fastes d'un luxe absolu... Je m'y attendais, mais pendant la visite, rien sur la Révolution française. Notre guide n'a eu que deux anecdotes sur ce sujet, et si je suis reparti émerveillé par le lieu, j'ai eu

l'impression qu'il manquait quelque chose. Les Français avaient l'air de faire toute la place à rien moins qu'un tyran. Louis XIV, le type se construit un caprice gigantesque, pendant 50 ans, à quelques kilomètres du palais de la capitale, l'incroyable Louvre. Et tout ça au prix de milliers de morts.

— Intéressant, continuez... quelles furent alors vos conclusions, Mac Coy ?

— À l'époque ? Des conclusions en parfait accord avec mes convictions républicaines. Le peuple est fait pour être dirigé. Il n'a pas de mémoire. Pas de rancune non plus, sauf quand un leader s'empare de l'histoire et la monte en épingle jusqu'à en faire un sujet. Mais si le peuple a de quoi manger... vous pouvez l'exploiter. Il se tait. S'il a faim, il s'en plaindra, mais il ne se révoltera que s'il est affamé, et pour ce qui est d'oublier, il le fera une fois le ventre plein.

— Eh bien vous avez tort, Mac Coy, comme d'habitude !

Alors qu'ils avancent vers la sortie les menant à la Maison-Blanche, les claquements de pas résonnent dans les murs, accompagnant leur échange soutenu.

— À deux pas du château de Versailles, pas loin d'une rue bourrée de restaurants dans laquelle les touristes comme vous devraient s'aventurer plus souvent,[8] vous auriez pu visiter, gratuitement, un des lieux fondateurs de la République française. La « salle du jeu de paume ». L'endroit était accessible presque tout le temps, avant le Covid-21.

— Et qu'est-ce que c'est, un « jeu de paume » ?

— C'est l'ancêtre protocolaire et maniéré du tennis. Mais cette salle-là est l'endroit où les députés de l'Assemblée nationale se réunirent une nuit, après que le roi Louis XVI leur eut interdit de se réunir dans leur lieu habituel, la « salle des menus plaisirs ». Bref, sous cette pression dictatoriale, au jeu de paume, ils prêtèrent le serment de ne pas se séparer avant d'avoir donné à la France une constitution écrite.

Vibration. Le président profite de l'ouverture de la porte par Mac Coy, pour jeter un œil à son téléphone.

---

[8] La rue de Satory : à deux pas du château, une petite rue extraordinaire qui concentre des restaurants et des bars géniaux dans une ambiance joyeuse, citoyenne, paisible, à laquelle je ne connais aucun équivalent.

SMS - 17h07 – Makto Urulala

Monsieur le président Thomasson bravo. Brillant. Je viens de découvrir qui sera le VP de Sandwill. Mais si vous ne le saviez pas déjà il est malade. Je pense qu'il fait un infarctus du myocarde et qu'on est en train de le soigner pour ça en France. Nous avons un accord. Il va de soi que de sa survie, dépendra l'aide que je vous accorderais. S'il meurt, vous comprendrez que je joue la carte Camacho. Les journées sont pleines de surprises, qu'en pensez-vous ?

Coup de pieux en plein cœur. Thomasson manque de trébucher, se rattrape sans que personne ne remarque, et lutte pour ne rien laisser paraître de la détresse qui l'envahit. Son visage reste neutre et calme, grimaçant à peine en prenant de plein fouet le froid mordant du rude hiver de la capitale.

Un coup de doigt, et un autre SMS qui s'en va. Il a tout en tête...

Bon sang, pas besoin de ça... je la connais trop bien, Urulala ne blufferait jamais sur un truc pareil. Je comprends mieux le message des Italiens, tout à l'heure.

— Très bien, mais je ne vois pas en quoi cela me donne tort, monsieur le président ?

Violent retour sur terre pour un Thomasson perdu dans ses pensées

— Hein ? Ah oui. Mac Coy, vous n'êtes pas allés voir l'histoire célébrée alors qu'elle vous tendait les bras. Alors ne vous plaigniez pas. Vous auriez dû.

Mac Coy, surpris, écarquille les yeux : le ton du président est bien plus raide que d'ordinaire.

— Je vous prie de m'excuser... c'est à cause du message, une contrariété familiale, pas grand-chose... mais la famille, vous savez ce que c'est. Et donc... alors... Enfin bref ! Je continue, et je vous achève, jeune homme ! Avez-vous visité la bibliothèque de Versailles ?

Encore remué par ce coup encaissé sans rien dire, Mac Coy se résout à oublier l'incident en se lançant aussi dans la *West Executive Avenue*. Les voilà tous deux encadrés par six hommes des services secrets, marchants l'un près de l'autre. Contrairement à il y a encore un mois, ils ne cheminent plus en plein air au milieu des voitures, sur cette avenue fermée et reconvertie en parking le plus prisé des fonctionnaires de Washington. Le passage d'un bâtiment à l'autre se fait maintenant par un corridor sécurisé, deux murs de béton de deux mètres de haut et trois d'épaisseur, renforcés de sacs de sable et surmontés de barbelés, un triste couloir jusqu'à l'accès à la Maison-Blanche par le côté ouest de la *West Wing*. Les tentatives d'intrusions sont devenues quotidiennes, la promenade de santé de Mac Coy a quelque peu perdu de son agrément.

— Non, pas vu de bibliothèque... mais j'ai hâte de savoir ce que j'ai encore raté.

— Eh bien vous n'êtes pas malin, vous êtes passé à côté de notre propre histoire ! Alors, que s'est-il passé le 3 septembre 1783 ?

— Eh bien... J'ai quand même quelques bases. Ce fut la fin de notre guerre d'indépendance, c'est ce jour-là que Benjamin Franklin a signé le traité de paix, mais... à Paris, non ?

— Exact, et le traité de Paris fut également la « reconnaissance de notre indépendance » par la Grande-Bretagne... Mais en parallèle, à quelques kilomètres de Paris, le même jour justement, un autre traité était signé à Versailles. Dans cette bibliothèque, un accord qui mettait fin à la guerre côté européen, et normalisait les relations entre Espagne, Grande-Bretagne, et France.... Parce qu'elle était engagée, à nos côtés, la France ! Et le petit pays, qui s'était grandement endetté pour nous aider, n'obtint que la garde de quelques colonies, mais jamais ne récupéra son immense Nouvelle-France, qui s'étendait du Canada à la Louisiane, en traversant les USA de part en part tel que nous les connaissons... Vous devriez regarder une carte c'était saisissant... Beaucoup de nos alliés n'eurent en retour que des remerciements et des dettes pour leur engagement, dont Monsieur de Beaumarchais.

— Effectivement... un point majeur que j'ai occulté. Je ne savais pas que la France avait un jour possédé une telle étendue

de notre de territoire... mais je ne vois toujours pas le rapport avec la Révolution française ?

— Précisément, Mac Coy, précisément... Vous me demandiez différentes lectures de l'histoire ? J'en viens au fait. Mais.... passez donc devant, et entrez.

Arrivés sur le perron ouest de la *West Wing* de la Maison-Blanche, l'aile du bureau ovale et lieu de vie du Président et sa famille, ils s'apprêtent à rentrer quand cette fois, c'est Mac Coy qui ressent une vibration dans sa poche. Machinalement, alors qu'il remercie d'un coup de tête le Président qui lui fait signe de passer devant, il sort son téléphone, et lit.

SMS - 17h09 – Sagen

Sur le point de livrer première moitié des armes. Les renforts ont localisé les cibles. Je saurais où ils sont dans peu de temps. Préparez le virement selon coordonnées bancaires adressées précédemment. Et assurez-vous que mes futurs poumons vont bien.

Imperturbable, naturel, Mac Coy est presque inerte en parcourant le message. À vrai dire son imaginaire est encore en train d'assembler d'hypothétiques cartes de la Nouvelle France, et c'est presque insouciant qu'il franchit le seuil de la porte. Mais quand derrière lui, au-dessus de son épaule, tombe la question de Thomasson, le jeune conseiller stoppe net.

Et se décompose :

— Ah, enfin ! Je ne le connais pas, celui-là ! C'est donc avec ce téléphone-là, que vous communiquez directement avec l'autre camp ? Hein ? Alors ?

Panique.

Balbutiements.

— Allez, répondez, Mac Coy ?

Quel con... Je suis fini.

Mac Coy s'est trompé de poche.

Tout bêtement.

Emporté par le jeu rhétorique, il a machinalement sorti ce téléphone, un engin qu'il garde dissimulé depuis des semaines et logé dans sa poche intérieure droite. Un petit portable que lui a confié Camacho, dévoilé en pleine lumière.

Tout le monde a stoppé sa vive déambulation. Le président. Les services secrets. On entoure le jeune conseiller. Il déglutit, terrorisé. S'attend à ce que le président par intérim siffle, hoche la tête... qu'on lui confisque le téléphone et que tout soit dévoilé. Et que suivent menottes, gardes, et prison. Toute cette scène qu'il a vu plusieurs fois se répéter ces semaines passées, quand un illuminé pro arme, anti-masque ou partisan de Camacho essayait de s'en prendre au président.

Les hommes de la sécurité le fixent, gravement.

Et pourtant.

Rien.

Stanley Thomasson lui sourit. Largement. Il dévisage les hommes des services secrets et sans même parler, désamorce les tensions d'un simple regard. À la fois, il se paie gentiment la tête de Mac Coy, comme on peut se moquer d'un enfant pris la main dans un sac de bonbons... mais de l'autre côté, la mimique est un brin tolérante.

Mieux.

Comme à son habitude, Thomasson à l'air de savoir parfaitement les cartes qu'il a en main :

— Eh bien... Gardez-le, alors ! Ne vous inquiétez pas, Mac Coy... respirez un grand coup, ça va... Je sais très exactement ce pour quoi je vous ai engagé... Et que vous puissiez communiquer entre vous en fait partie... Nous jouons ensemble depuis quelques mois, sauf que moi, ma carrière est déjà faite, ma vie, tout... Et quand je reçois des SMS perturbants, comme j'ai bien plus de bouteille que vous ça ne se voit pas tant que ça ! N'est-ce pas ? Vous, jeune homme, vous aurez demain à porter le poids de ce monde. Et si vous avez apprécié de servir les ruines de ce pays à mes côtés, je ne vous demanderais qu'une seule chose, Mac Coy. Mais avant cela... reprenons le chemin, voulez-vous ? Nous allons être en retard pour le conseil de guerre, dans la *Situation Room !*

Ni une ni deux : voilà le Président Thomasson qui fait volteface, et marche vivement vers un escalier descendant qui conduit au niveau inférieur, sous le bureau ovale.

Décidément... Ce type est le plus grand bonhomme que j'ai jamais croisé de toute ma vie. Je ne sais pas si je suis son conseiller ou son jouet, et surtout, je ne sais pas où il va puiser une pareille énergie... laisse tomber, souffle, dis merci, et concentre-toi.

Mal à l'aise, chancelant, c'est par une petite tape sur l'épaule par une des membres des services secrets que se remet en marche un Mac Coy arc-en-ciel : blanc comme un linge, verdâtre par la nausée, et rouge tellement il en est gêné. Un des gardes du corps, amusé, lui glisse d'ailleurs à l'oreille ce commentaire taquin :

— Monsieur Mac Coy... entre les aller-retour, les déplacements, ça fait des semaines qu'on vous fouille régulièrement. Vous croyez qu'on ne l'a pas repéré, votre téléphone ? Mais Mr Thomasson a ordonné de vous laisser toute latitude.

Mac Coy avance et descend l'escalier, en se demandant si ce n'est pas un coup organisé de longue date par son patron, qui lui, reprend de plus belle :

— Où en étions-nous ? Ah oui ! La France, et les lectures de l'Histoire ! Alors... je m'explique.

Fou, ou génial... En tout cas, il a de la suite dans les idées, le vieux Thomasson. Ça promet pour demain. Ça ne sera pas simple, Mac Coy. Demain... rien ne sera simple. Rien ne se passera comme prévu.

— La France, en cette fin de XVIIIe siècle, était tellement endettée après nous avoir ainsi aidés, que devinez ce que fit le Roi Louis XVI ? Je vous le donne en mille ! Il leva un impôt pour l'occasion. Cumulé avec des récoltes dramatiques, arriva la famine, et cinq ans plus tard, boum, la Révolution française. Voilà, Mac Coy... Avons-nous déstabilisé un pays souverain ? Avons-nous au contraire contribué à son évolution vers la démocratie ? Et nous, avons-nous été généreux en retour, comme nous l'aurions dû ? Et ces alliés si opportuns... étaient-ils vraiment venus innocemment nous aider, ou bien était-ce pour récupérer leurs terres, perdues auprès des Anglais ? Et d'ailleurs... Si les Français avaient récupéré le Canada, n'auraient-ils pas signé un chèque en blanc à un indépendantisme qui les aurait menés, inévitablement, au milieu du XIX siècle, dans une guerre d'indépendance avec leur colonie nord-américaine ? Exactement comme nous ?

— Je.... euh... probablement. Je comprends en tout cas mieux ce que vous vouliez me dire.

Et arrivé devant la S*ituation Room*, juste avant de pousser la porte qui donne sur une table réunissant les 15 plus hauts gradés unionistes restés fidèles aux USA qui, comme tous les soirs à cette heure, attendent les comptes rendus de la journée et les décisions, Thomasson plonge ses yeux dans ceux de Mac Coy, et lui envoie sans ménagement :

— Ce que je voulais dire c'est que la politique, c'est brutal Mac Coy. Mais si les mécanismes de l'histoire sont plus lents, ils sont bien plus puissants. Quand il se passe quelque chose aux USA, il se passe quelque chose en France, et inversement. Et demain, cette « Histoire » va se rejouer. Alors... et vous Mac Coy ? Avez-vous songé au souvenir vous allez laisser ? Et qui se chargera de le raconter, votre souvenir ?

Et Thomasson de pousser la porte et foncer vers son fauteuil pour siéger, en disant fort et clair en chemin :

— Mesdames et messieurs qui ici, servez notre patrie, avec engagement, avec responsabilité, avec force et courage dans la tempête et dans l'adversité... avant que nous n'abordions l'habituel sujet de nos sous-marins renégats et autres navires mutins éparpillés au sein de l'atlantique... je vais commencer par vous révéler le nom du candidat à la Vice-Présidence, qui accompagne Archie Sandwill. C'est un peu en avance par rapport à ce que j'avais prévu... mais vu que dans 10 minutes, ça ne sera plus un secret pour personne... allons-y.

Plaque commémorative au-dessus de l'entrée du jeu de Paume, à Versailles

Rue de l'Indépendance américaine : cette rue donne directement sur le château par une entrée directe et est le siège de la bibliothèque, mais également du Congrès, la chambre où se réunissent les deux assemblées élues du peuple français, l'Assemblée nationale et le Sénat.

La bibliothèque où fut signé de traité de Versailles, au 5 rue de l'indépendance américaine. Visite extraordinaire à travers le temps et la diplomatie française, dans l'ancien Hôtel des affaires étrangères et de la Marine, qui abritait le ministère des Affaires étrangères de Louis XV